

Waldemar Voisé
(Warszawa)

DESCARTES ANTIHISTORIEN



Geschichte der Philosophie. Herausgegeben von Wolfgang Röd. Band VII: Die Philosophie der Neuzeit — 1: Von Francis Bacon bis Spinoza. Von Wolfgang Röd. München, Verlag C. H. Beck, 1978, p. 270.

I

La pensée de Descartes, en apparence si claire et si simple, n'a pas eu qu'une seule signification pour ceux qui l'ont reçue et qui ont subi son influence. Destinée à appuyer une vraie religion (avec ses preuves de l'existence de Dieu, avec l'idée d'immortalité de l'âme, etc.), elle a inspiré les ardents défenseurs de la foi comme Malebranche et les mystiques comme Fénelon. Mais simultanément elle a contenu les germes de sa décomposition, c'est-à-dire un esprit de doute radical et d'études critiques, qui, remis en marche une fois, ne pouvait plus s'arrêter. C'est pourquoi Pascal qui a très bien senti les possibilités dangereuses contenues dans le système cartésien a pu écrire à son propos les phrases bien connues: "Je ne puis pardonner à Descartes: il aurait bien voulu, dans sa philosophie, pouvoir se passer de Dieu; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenade, pour mettre le monde en mouvement; après cela, il n'a plus que faire de Dieu". Et cent ans plus tard, à l'époque de Voltaire, L. A. Carraccioli, dans son *Dialogue entre le siècle de Louis XIV et le siècle de Louis XV* (1751), a cherché à persuader ses contemporains de la manière suivante: "Vous seriez bien étonnés si Descartes revenait maintenant au monde. Je crois que vous verriez en lui le plus redoutable ennemi du christianisme".

L'auteur des *Méditations* fut considéré comme l'exemple remarquable d'un penseur qui a pris l'attitude indifférente envers l'histoire et la connaissance historique. Mais évidemment il ne fut pas le seul! Les jansenistes pensaient de même, ainsi que Bacon dans l'oeuvre duquel on trouve parfois le mépris de la tradition, ainsi également que les nombreux autres qui ont suivi leur traces. On peut dire sans exagération qu'au début en l'âge classique presque toute la réflexion philosophique n'a pas apprécié ni

compris l'importance des études historiques. Le retour aux anciens qui a caractérisé la pensée de la Renaissance n'était plus attirant. C'est Nicholas de Malebranche qui, dans son éloignement du monde, exprimait clairement et vigoureusement son aversion à l'égard de ceux qui se glorifiaient de reconnaître les opinions des autres penseurs, même celles de Platon ou d'Aristote. Il opposait "une science d'esprit" à "une science de mémoire". Seule la première, qui se fondait sur la méditation pure, était une vraie philosophie (ou religion, car il a identifié les deux), c'est-à-dire la seule science qui justifiait l'intérêt. C'est la seconde, exigeant une mémoire bien exercée qui éveillait sa méfiance, car — pensait-il — elle pouvait devenir une source de confusion et de faiblesse humaine. Selon Malebranche, ceux qui s'occupent de l'histoire lisent sans méditer. Ils racontent seulement les pensées des autres et ne pensent pas. De tels mots doivent resonner étrangement chez les lecteurs contemporains vivant à l'époque de l'hérméneutique. Et aujourd'hui H. G. Gadamer maintient précisément le contraire, à savoir que l'histoire des notions philosophiques peut être considérée comme la philosophie par excellence.

Ainsi, pendant la lecture du livre de Wolfgang, Röd, professeur à l'Université d'Innsbruck, nous pouvons bien noter jusqu'à quel point le sentiment de la nouveauté était fort durant la période qui commença avec *Novum Organum* et *La Nouvelle Atlantide*. Il se manifestait même dans les titres de nombreuses oeuvres. On ne doit pas oublier qu'on était à l'époque de la naissance de la science moderne et des grandes transformations des principales idées. Époque à laquelle on découvrait "les choses que personne n'a jamais vues et les pensées que personne n'a jamais eues", telles que Alexandre Koyré les a décrit. Et comme chacun sait, les deux conceptions tout à fait différentes de la méthode scientifique ont pris naissance à cette époque — la conception inductionniste de Bacon et la conception déductionniste de Descartes. Mais ces deux conceptions si différentes cachent une idée commune: l'homme doit acquérir la domination sur la nature, la science étant le meilleur moyen à cette fin. Avec cette idée on pourrait arriver jusqu'à nos jours. Et là, se pose la question très importante de savoir, quelles sont les limites de cette domination.

[A. Lodyński]

2

Après Bacon et avant Spinoza on entre, en lisant ce livre, dans une sphère intellectuelle apparemment bien connue mais toujours inquiétante: René Descartes. Situé au milieu de notre itinéraire à travers le XVII^e siècle, bien ancré dans les réalités quotidiennes, il représente cette tendance typique du Grand Siècle: surmonter la variabilité des choses de ce bas monde en construisant le modèle d'une science idéale, libérée de la temporalité qui caractérise notre vie. Alors que nos sens — raisonnait le philosophe — qui nous font connaître le milieu extérieur, nous apportent un témoignage de mouvance, notre intellect doit s'appliquer à atteindre le niveau de la durabilité. On connaît bien la suite: à partir d'une constatation fondamentale "je pense donc je suis", le cartésianisme n'accorde sa confiance qu'à la raison dont le principal critère est l'évidence.

Dans le *Larousse de poche* on trouve l'information suivante: "Descartes (René), philosophe, physicien, et mathématicien français (1596-1650), auteur du *Discours de la méthode*"; et Georges Rombi, en présentant brièvement les *Dimensions de la science* (Classiques Hachette, Paris 1973) constate:

“De toutes les oeuvres philosophiques et scientifiques de Descartes c'est le *Discours de la méthode* qui, de nos jours, attire surtout l'attention”.

Wolfgang Röd consacre à Descartes 53 pages, où sont incluses la continuation et la réaction contre son système, ce qui représente 20 % environ du livre entier. En tant que philosophe et auteur du livre consacré à l'histoire de la philosophie, il se préoccupe surtout des aspects scientifiques et méthodologiques du cartésianisme. Mais nous savons bien que Descartes a été considéré autrefois avant tout comme un grand savant (le mathématicien qui inventa la géométrie analytique et le physicien qui découvrit la loi de la réfraction, etc.) et Alexandre Koyré dans ses *Entretiens avec Descartes* soulignait l'importance de ce point de vue, qui n'est d'ailleurs pas du tout neuf. N'oublions pas qu'il vivait à l'époque de la nouvelle conception du monde, c'est-à-dire plus ou moins “mathématique” ou plutôt “physique”. C'est pourquoi dans les *Femmes savantes*, l'ouvrage le plus philosophique de Molière, on lit la boutade bien significative d'Armande:

“Nous approfondirons, ainsi que la physique
Grammaire, histoire, vers, morale et politique”

Ainsi, lentement et constamment, s'effectuait le processus que Max Weber a défini comme le “désenchantement du monde”. Aujourd'hui on assiste à un autre phénomène significatif — le “désenchantement des sciences”; il s'agit du livre publié tout récemment et intitulé *Critique de la raison scientifique*, dont l'auteur, Kurt Hübner, est professeur à l'Université de Kiel, en Allemagne Fédérale. Et comme pour lui existe exclusivement la raison toujours conditionnée par le développement historique, il semble utile de repenser brièvement les grandes espérances cartésiennes qui sont à la base de son attitude antihistorique.

“Parmi les sciences déjà connues seules l'arithmétique et la géométrie sont exemptes de fausseté et d'incertitude” — ces mots formulés dans les *Regulae ad directionem ingenii* n'exprimaient pas seulement la conviction de Descartes. Depuis longtemps déjà, la plupart des savants pensaient également que les mathématiques, seules sciences dignes de ce nom, devaient devenir un modèle pour la science en général. La méthode mathématique était, pour eux, synonyme d'une méthode universelle qui permettait d'englober l'étude de la nature et de l'homme. Nombreux furent les penseurs qui, suivant Descartes plus ou moins consciemment, ont recherché la certitude absolue dans leurs réflexions sur la société et sur la nature: les oeuvres écrites “more geometrico” en furent un exemple. N'oublions pas que l'ami de Newton, John Craig, voulant mettre fin aux disputes interminables, a publié en 1699 un livre dont le titre n'était que la paraphrase d'un autre, probablement le plus célèbre de l'époque — *Theologiae christianae principia mathematica* et encore en 1756 le philosophe et mathématicien Titius en a publié la traduction en allemand.

En principe, c'est un raisonnement beaucoup plus ancien que celui de Descartes, car ce courant part de la déduction “secundum Euclidem” permettant de dégager des conclusions à partir de quelques axiomes admis au préalable (cf. W. Röd, *Geometrischer Geist und Naturrecht*, München 1970). Ainsi procédait Hobbes qui a essayé de combiner cette méthode avec les sciences de la nature; puis Pufendorf et Thomasius ont choisi une orientation semblable. Le plus grand défaut de cette méthode résidait dans le caractère des axiomes qui, en général, n'étaient que des opinions personnelles et intuitives élevées au rang d'axiomes absolument certains, car généralement admis par tous les êtres raisonnables.

Ajoutons également quelques remarques sur les très grands changements qui apparaissent dans l'attitude du grand philosophe italien Vico (*Science nouvelle*, 1725-1744) envers Descartes. Soubissant l'influence de ce dernier dans sa jeunesse, il devient ensuite un anticartésien résolu. Il critiquait la doctrine "impie" de Descartes du point de vue de la philosophie catholique dont il devient le défenseur ardent dans la seconde moitié de sa vie; mais aussi — et dans notre contexte c'est le plus important — Vico opposait son système à la compréhension étroite de la conception cartésienne où il n'y avait pas de place pour la science de la langue, de la littérature et de la poésie et surtout pour l'histoire. Alors que Descartes cherchait la vérité "en lui même" et dans le *Grand livre du Monde*, Vico de même que Leibniz, prit une position toute différente en indiquant que les hommes peuvent acquérir le savoir en étudiant aussi leur propre histoire. C'est pourquoi, entre autres, que, quelques dizaines plus tôt, Leibniz appelait le cartésianisme une "antichambre de la philosophie".

Actuellement on se rend compte d'une chose bien caractéristique de ce que nous livre Descartes: en formulant les règles de l'art de penser vise manifestement à les baser sur tels traits de l'homme qui sont à son avis invariables. Et précisément les considérations de M. Röd sur le cartésianisme montrent qu'un système de pensées n'en remplace un autre qu'après une période de coexistence soit pacifique soit antagoniste. Il ne s'agit donc ni d'évolution horizontale ni de rupture verticales implés, mais d'une transmutation due à l'interpénétration osmotique de systèmes différents.

L'intérêt que nous portons aux oeuvres de Descartes ne date pas d'hier; intérêt, tel est le mot juste, car il s'agissait autrefois plutôt de fascination, terme qui, à lui seul, rend compte du véritable état de dépendance intellectuelle dans lequel étaient des centaines de penseurs à l'égard du cartésianisme. Mais la question n'est pas facile: quand, par exemple, Samuel Beckett, en 1930, préparait *Whoroscope* — sa première publication est datée de Paris — il se penchait précisément sur Descartes — intérêt seulement ou fascination? Ce poème de 98 lignes lui a valu un prix "de dix livres" attribué par Richard Aldington et Nancy Cunard. Il serait intéressant (fascinant?) d'examiner ce poème (dont la version française n'existe pas!) du point de vue d'un "cartésiologue".

En écrivant son *Emile*, Rousseau constatait que Descartes a bien formé le ciel et la terre avec des dés mais qu'il pouvait leur donner le premier branle. Pouvons-nous, aujourd'hui, remplacer le "Grand livre du Monde" par le "Grand livre de la Nature" et, de telle manière désigner la biologie comme notre science-pilote? D'autant plus que, d'un côté, on s'accorde plus ou moins à dire que c'est précisément le mathématisme de Descartes qui vicie tout son système (J.-L. Allard) et, de l'autre, actuellement tout semble brusquement s'écrouler, alors même que les techniques nous permettent chaque jour davantage de réaliser le rêve cartésien de devenir "comme maîtres et possesseurs de la nature". Il ne s'agit pas d'une simple et primitive halte à la croissance, mais d'une nouvelle orientation intellectuelle de l'homme, partie intégrante de la nature.

L'historien des sciences, lui aussi, en faisant "antichambre" cartésien, peut réfléchir un peu sur sa dixième règle formulée "ad directionem ingenii" et qui est, sans aucun doute, toujours actuelle: "Pour que l'esprit acquière de la sagacité il faut l'exercer à chercher ce qui a déjà été trouvé par

d'autres et à parcourir avec méthode tous les métiers des hommes, même les moins importants, mais surtout ceux qui expliquent l'ordre ou le supposent". C'est pourquoi il est bon de rester parfois dans cette "antichambre" qui, après environ quatre siècles inspire toujours des réflexions et fait toujours réfléchir à des questions toujours actuelles.

[W. Voisé]